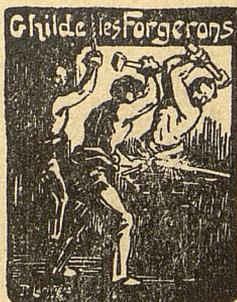


René SCHWOB

LES CANTIQUES DE LA VIE

Préface de PAUL ADAM



PARIS

*Librairie d'action d'art
de la gilde "LES FORGERONS"*

17, rue Édouard-Manet

1916

René SCHWOB

.....

LES CANTIQUES DE LA VIE

Préface de PAUL ADAM

*Je fus l'intense vie qui dans les bois palpite,
la nuit silencieuse et l'immense Océan,
le Zénith, l'aube rouge et le rouge couchant,
je fus le Soleil d'or à l'orbe incandescent
et le rêve éternel en sa nocturne fuite.*

R. S.

PARIS

*Librairie d'action d'art
de la gilde " LES FORGERONS "*

17, rue Édouard-Manet

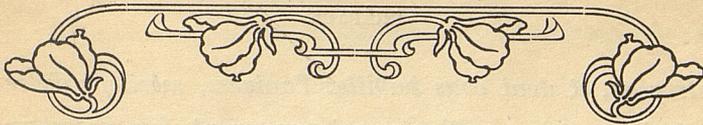
1916

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

Il a été tiré :

- 15 exemplaires sur papier impérial du Japon,
numérotés de 1 à 15,
20 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder,
numérotés de 16 à 35,
300 exemplaires sur papier alfa bouffant,
numérotés de 36 à 335.

N^o 15.



PRÉFACE



Vous avez fort bien fait, mon cher ami, d'offrir au public ces jeunes essais de votre esprit qui deviendra bientôt, j'en suis sûr, un créateur.

Il est beau d'avoir écrit cela pendant les loisirs inévitables que les rudes fatigues de la guerre vous ont imposés.

Déjà vous possédez ce pouvoir d'évocation et cette faculté de synthèse qui sont la marque des littérateurs excellents, de ceux prêts à concevoir les ensembles, à les faire saisir dans les métaphores de leur pensée.

Les images somptueuses que vous étalez au long de ces

PRÉFACE

strophes, et dont vous habillez l'univers, méritent d'être admirées, même critiquées soigneusement. Les morceaux que vous intitulez Solitude, Communion juive, sont très expressifs d'une sensibilité neuve. Vous avez été non moins heureux en nous montrant la furie de l'Ouragan, et la reprise de la vie après son passage, et le triomphe du Soleil, et le tumulte du Torrent, et l'universalité de l'Amour. Si la forme n'est pas encore égale toujours à l'ampleur de votre vœu, l'accord se fera bientôt.

Je salue avec foi les promesses que vous nous dites aujourd'hui.

PAUL ADAM.

Fuir

Le marécage exhale au fond de la vallée
la fade puanteur de ses eaux immobiles !
et l'immonde cortège, aux gestes las, défile,
— pauvre troupeau d'humains, turbulent et stérile,
dont jamais, vers l'azur, nul rêve n'a volé —.

Mais le plus méprisé, doucement en allé,
gravit, (c'est un berger, un pâtre solitaire),
derrière ses bœufs roux qui paissent en silence,
le rude escarpement où bruit un ruisseau clair
et où chante le vent sa berceuse cadence.

Dans l'air pur des sommets, sous le grand ciel ouvert,
il tire de sa flûte un merveilleux accord,
et mêle l'harmonie d'un juvénile corps
à l'âme des forêts aux ormes séculaires.

Loin de la foule, qui, très vainement, s'agite,
prends ton essor, mon âme, et, pareille au berger,
chante le clair éveil du soleil orangé,
et mêle à son ardeur la ferveur de ta fuite
et du rêve splendide en l'extase plongé.

Solitude

La nuit sombre a jeté son onde violette
sur les champs apaisés dont la rumeur s'éteint ;
le dernier aboiement se tait dans le lointain,
et, doucement, s'endort la terre, en l'ombre quiète.

Dans la nuit illunée où tremble un souffle tiède,
des constellations le scintillant essaim
filtre ses rayons d'or, et l'aube de demain
en la Mort apparente à sa splendeur s'apprête !

Des mondes dispersés dans leur course sans fin,
des terres tournoyant aux gouffres abyssins,
l'infini constellé grandit ma solitude :

sachant, dans le Silence où les astres s'enfuient,
que les illusions de leurs béatitudes,
comme les cris des chiens, s'éteignent dans la nuit.

Vivre

—

Il en est temps encore, enivre-toi, mon âme,
à chanter en courant par les bois frémissants,
à danser sur la route où la lunaire flamme
est pour le solitaire un rayon caressant !

Le ruisseau murmurant roule de pierre en pierre !
baigne, en ses fraîches eaux, ton beau corps ruisselant !
et, vers l'île lointaine, à travers les déserts,
sous des cieus inconnus fuis le stérile hiver,
sur l'aile de l'oiseau vers l'été s'envolant.

Chaque instant qui s'écoule est à jamais flétri !
Jamais ne reviendra le paradis perdu
des amours oubliées, des délices enfuies,
où sonne, comme un glas sinistre, « jamais plus » !

Avant le grand sommeil d'où le rêve est absent,
jette-toi sur la vie, avidement l'adore !
Exalte ta splendeur, pauvre âme, immensément !
enivre-toi, mon cœur, d'illusions sonores,
de mensonges, tandis qu'il en est temps encore !

Passion

A Luc MÉRIGA.

Sur le citronnier d'or s'abat un vol d'abeilles !
Dans la pulpe juteuse assouvissant sa faim,
comme un désir d'amant halète sur un sein,
le tourbillon fiévreux s'enivre aux fruits vermeils.

La nue tumultueuse étincelle au soleil !
Des éclats de lumière aux ailes de l'essaim
magnifient fervement l'indubitable instinct,
en l'ébat triomphal de ses jeunes éveils.

Mordez ainsi mon cœur, faites bruire le monde,
ô toute ma passion frénétique et féconde !
Des censeurs ébahis, offensez la pudeur !

Fuyez, fuyez la peur des moqueries austères !
Et laissez se flétrir, au fond des monastères,
la vierge épouvantée d'une obsédante ardeur !

Matin

J'entends dans les grands bois les corbeaux croassants !
Et, tout à coup, l'un d'eux, je le vois qui s'envole,
se laissant emporter par l'effluve du vent,
ivre de solitude en sa descente folle.

Et, dans le clair frisson du matin de printemps,
je vois tourbillonner les rondes d'éphémères !
Les essaims excités virent incessamment,
bourdonnant la douceur de la chaude lumière.

...J'ai vu le rosier splendide et solitaire !...

Comme un hymne clamé dans le temple désert,
c'est le cantique ardent de la vie passagère
roulant dans l'ouragan d'aveugle éternité,
aux heures embrasées, que jette ainsi la terre,
dans le poudroiment d'or des ferventes clartés.

Communion Juive

Il a surgi de l'onde en la timide aurore,
l'astre, qui, maintenant, fait scintiller la vie !
le splendide soleil aux fauves frénésies,
sans tache, illuminant la maternelle mort !

L'incandescente gloire aux mille rayons d'or
a jeté sur la mer son immense incendie,
et la lumière vibre au triomphal Midi
par l'espace embrasé de rougeoiments sonores !

Et moi, perdu parmi la ferveur éblouie
de la brûlante ardeur qui d'arbre en arbre ondoie,
et tout désincarné aux pâmoisons de joie,

je consume, en l'instant de suprême folie,
sur le brasier vermeil des bois et de la mer,
toute une vie paisible et cinq fois millénaire !

L'Orage

—

SUR LA PLAINE

Dans la nuit immobile et lourde de nuages
où palpite pourtant le souffle chaud du vent,
le tumulte lointain du tonnerre naissant
a propagé l'horreur d'inévitables rages ;
car, sur la croupe nue des montagnes sauvages,
éclate la colère assourdie de l'orage
dont l'écho rebondit avec des tremblements !

La rainette a cessé tous ses coassements,
et le ciel ténébreux s'alourdit de nuages !
Et dans la nuit troublée de graves grondements
le vent épouvanté a fui devant l'orage !

Et les explosions détonent, formidables,
et l'obscurité chaude est sillonnée d'éclairs !
Des frémissements bleus illuminent la terre,
tandis que retentit, fureur inexorable !
et que se perpétue, à travers l'infini,
la fatale splendeur des divines furies !

L'Orage

La pluie cingle le sol, comme sur un cercueil
cent millions de doigts qui tomberaient ensemble,
pendant qu'aux grondements précipités l'air tremble
et qu'enflamme la nuit sa parure de deuil !

Mais le jour apparaît ! et des figements d'or,
seuls, éclairent encor l'horizon violet.
Au vent hurlant qui naît le feuillage se tord
et gémit longuement, puis, longuement, se tait.
Et l'Orient s'empourpre aux premiers feux d'aurore !

L'oiseau, que caressent et le vent et le jour,
entre deux grondement risque son chant d'amour !
L'orage, qu'a fait fuir le matin de printemps,
s'est dissipé comme s'est dissipé le vent !
De l'orage est éclos ce matin de printemps
où la terre joyeuse exhale un nouveau chant.

DANS LA MONTAGNE

Dans le cirque rocheux de ces hautes montagnes
on entend un coucou chanter dans le lointain !
L'on hume, dans l'air frais, un fort parfum de thym,
l'on voit un laurier au flanc d'une montagne,
mais tout cela n'est vrai que dans le clair matin !

L'Orage

Rien ne bouge la nuit ; même dorment les fleurs !
Un silence éternel de ces volcans éteints
a fait un cimetière ; et la terreur étroit
le voyageur perdu, errant parmi ces pierres,
et qui n'ose troubler l'immobilité fière
ni l'effroi formidable épars en cette horreur.

Or, la dernière nuit, j'errai seul parmi l'ombre
où plonge chaque nuit (sans que nul ne s'y mêle)
le charme glacial de la Mort éternelle,
la splendide beauté de ces fixités sombres !

Mais, tout à coup, la nuit fut sillonnée d'éclairs !
Et du chaos, pareil aux nécropoles vides,
apparut la froideur insensible et livide ;
et l'énorme fracas du tonnerre éclatant
roula, mugit, tonna, si formidablement
qu'on eut dit que les monts se fussent entrouverts !
Du sommet dévala tout un torrent de pierres !
Et l'orage éclata dans sa fureur brutale !
et je connus alors, de nos destins fatals,
l'inéluctable Loi qui régit l'Univers.

L'air s'emplit de l'odeur adorable du thym.
Je vis le laurier au flanc de la montagne.
Puis le coucou chanta ! et ce fut le matin !



Ouragan

Galop dans la campagne et hurlement de houles,
piétinement immense et tumulte d'armées,
cavalleries d'acier et vacarmes de foules :
c'est l'ouragan qui naît au fond de la vallée !

Et l'ouragan s'engouffre en l'orgue des feuillages,
qui vibre et qui mugit, comme, au spasme amoureux,
tout un peuple extatique, ardent et douloureux,
gémissant en long cris d'épouvante sauvage !

Les caresses du vent ont le bois dévasté !
Le long baiser d'amour a répandu la Mort !
Après qu'il a cessé, seule, balance encor
sa frêle nonchalance, une fleur rose-thé.

Mais tous les bruits éteints dans la forêt renaissent !
L'oiseau s'ébat parmi les rameaux apaisés !
Et le pollen des fleurs fanées vole sans cesse
vers le pistil flétri des corolles brisées !

Le murmure des bois recommence, infini !
Et l'astre culminant irradie sa splendeur
sur la terre enflammée dont flamboie la ferveur
au rythme doux et lent du fleuve de la vie.

Soleil

De l'ourlet azuré que borde un filet d'or
lé disque immaculé a brusquement surgi !
comme la jaune hostie des messes de l'aurore,
dans la lente ascension que les grands bois adorent,
d'où jaillissent vers lui les douces symphonies !

Et le soleil, bientôt, que sa force exorbite,
dispersant, dissipant les ultimes nuages,
s'élève lentement comme un lointain mirage,
dans l'éclat magnifique et pur de sa victoire,
dans le rayonnement d'irradiante gloire,
ainsi qu'un empereur éblouissant à voir
sur le champ balayé des légions en fuite !

Et l'astre étincelant que son éclat enivre,
trainant, à travers cieux, la lente chevauchée
des cuirassiers d'argent et des dragons de cuivre,
dans l'azur immobile immensément pâmé
semble un vaisseau brûlant sur la mer azurée,
brasier majestueux qui file à la dérive !

Soleil

Il fend le firmament d'un triomphal sillage
où se mêle l'écho des terrestres baisers.
Puis, derrière les bois, comme un lointain mirage,
descend l'hostie d'argent parmi les blancs nuages.

Mais la pourpre, soudain, des grands bois embrasés,
fige un torrent sanglant fumant dans les cieux vides,
une torche de feu au sépulcre impavide
de quelque dieu défunt, invisible et puissant,
dont la gloire a sombré au terrible Occident.

La nuit silencieuse où la terre s'endort,
à son charme enchanteur ensevelit la gloire
de l'errante splendeur qu'une autre terre adore,
car le funèbre deuil et l'éclatante aurore,
le zénith aveuglant et le calme du soir
font, éternellement, à travers l'Infini,
l'immuable union de la Mort à la Vie.



Le Torrent

—

J'entends dans le torrent des cris d'enfants que l'on égorge,
des hurlements de loups,
et de rauques abois et des plaintes de fou,
un tumulte assourdi,
en la confusion d'une immense clameur
(hormis de l'eau, sur les pierres du bord, le joyeux frisselis,
hormis cette éternelle joie qui ne se mêle pas aux humaines
en la confusion d'une immense clameur, [douleurs])
éteignant leurs bruits sourds, leurs abois et leurs cris,
comme les mille coups aux trépidantes forges
s'éteignent en mêlant leurs cent mille rumeurs.

Et je vois s'allonger, longues formes humaines,
des corps tout torturés qui fuient en bondissant,
et l'harmonie des galbes, qui, lentement, aux méandres, s'altère,
un cortège ou splendide ou sinistre en l'écume naissant,

Le Torrent

cortège douloureux qui fuit en bondissant,
et mêle, au frisselis joyeux de l'eau parmi les pierres,
la beauté tôt flétrie et très vite lointaine
du revivant essor des formes s'enfuyant,
des innombrables corps dans l'Infini dormant !

Et je voudrais mêler au torrent magnifique et puissant
de l'éternelle résurrection,
ma forme passagère où reposait la vie !
et mêler, à l'éternel écoulement de ses illusions,
le vertige magique où mon être s'endort,
— des formes s'enfuyant au revivant essor,
aux innombrables corps dormant dans l'Infini —
Je voudrais me jeter dans le Torrent
où se mêle la Mort à l'éternelle Vie !



Désespoir

Tristement étendu dans un blême linceul,
mon corps, qui sut chanter la beauté de la vie
et mêler sa ferveur aux extases ravies,
insensible et muet, Il s'endormira seul.

La splendeur orangée du soleil dans la mer,
ses longues traînées d'or sur la neige éblouie,
irradieront encor d'autres jeunes folies,
d'autres jeunes éveils au divin Univers.

Et l'immortelle Vie aux essors inchangés,
— telle un fleuve impassible et sourd à nos douleurs, —
et comme si mon cœur, jamais, n'y eut plongé,
roulera, magnifique, en triomphal vainqueur !

Mais, bien qu'en l'Infini où tremblent nos effrois
je sache, hélas, que tout soit vain, hormis la Loi
infrangible et féroce où se brise l'orgueil,
cette immuable joie dansant sur mon cercueil,
et cet immense oubli et cette obscurité
ont jeté dans mon cœur l'horreur épouvantée
d'un silence éternel où s'étouffent nos deuils.

Rêve

A Mademoiselle VAL. FRANCK.

La nuit est dans les bois d'une étrange beauté !
Son ombre m'est douce lorsqu'y gémit le vent !...
Mais les blés blondissant sous le soleil levant
ont l'éclat des splendeurs dont mon âme est hantée !...
...Et je songe, en voyant les arbres frémissants,
quand te calme le bois, ô ma pauvre âme lasse,
aux palmes balançant (sous les nuées qui passent
et tachent le ciel bleu de leurs flammes d'argent),
aux palmes balançant, lorsque le vent les berce,
sous le ciel africain, leur languide détresse !

...Le bois me prend ce soir dans ses bras caressants...

Alors, dans cet instant, ma misère s'efface
avec le bruit lointain des trop bruyantes chasses
et jusqu'au souvenir de mon indignité...
...La nuit est dans les bois d'une étrange beauté...
Et j'entends seulement, au loin, un âne braire...
Puis, le silence immense... et, doucement, la terre
me confie les secrets que nul homme n'entend...
Le bois m'a pris ce soir dans ses bras caressants !
Oh ! que fut doux ce soir à mon âme trop lasse,
que cette ombre fut douce où frémissait le vent !

Rêve

...Et je pensais, qu'alors c'était presque le jour
sur les rochers d'Égypte, où, depuis cinq mille ans,
dorment les Pharaons que le désert entoure ;
et, plus lointainement, au Midi éclatant,
que des prêtres, montant sur la tour du Silence,
déposent — en le hiératisme des cadences —
le beau corps immobile où palpita la vie.
Et de l'Himalaya, sur la terre obscurcie
par leur ombre, l'envol des grands vautours s'essore
vers le festin sanglant de la paisible tour,
pour disperser au vent ce qui s'émut, du jour
et de la nuit, de l'ombre et du soleil, du vent
et de la mer écumeuse et sauvage!

O Mort !

voici que ton triomphe s'abolit ! Les corps
des vautours rassasiés vont engraisser la terre
au rythme triomphal de l'immortelle Vie
dont s'éploie la ferveur à travers l'Infini !

...J'aime la nuit, quand, doucement, la terre
me confie les secrets que nul homme n'entend !
...Je me suis endormi dans le bois caressant,
quand dansaient ses rameaux agités,
au souffle doux du vent...

...Si les blés blondissant sous le soleil levant
ont l'éclat des splendeurs dont mon âme est hantée,
la nuit m'est, dans les bois, d'une étrange beauté !



Métamorphose

Où la mer épandait son onde mugissante,
où l'Océan jetait son formidable flot,
où, heurtant dans la nuit quelque immuable roc,
un monstre tournoyait en la folle descente,

il n'est plus, aujourd'hui, qu'une forêt sauvage
où grimpe lentement un paisible troupeau !
Au fond de la vallée il n'est plus qu'un ruisseau !
Et j'ai pulvérisé le dernier coquillage !

Tout passe ! et, dans mon âme, obsédée de tourments,
où se dressait l'horreur d'un persistant remords,
s'est levé, lentement, un doux enchantement.

Car il n'est de divin, dans le changeant décor,
que l'immortelle Vie aux visages de Mort.

Panthéisme

Quand brille le soleil de son magique éclat
sur la neige impollue des cimes solitaires,
le grand aigle royal s'élève dans les airs,
et, lentement, tournoie, et, triomphal, s'ébat !

Et dans le même instant le cormoran s'abat,
du murmure éternel et de la vague amère,
de l'immense ondoisement lumineux de la mer
enivrant ses essors aux effleurements bas !

Et, dans le même instant aussi, le bois frémit
aux premiers feux de l'aube ! et le couchant se dore !
et brûle, le zénith, au sonore incendie !

Dans la communion des ardentes folies
de l'Univers, au rythme immense de son corps,
j'ai mêlé ma ferveur à ses vibrants essors,
et mon âme immortelle à l'immortelle Vie.

TABLE

<i>Préface</i>	3
<i>Fuir</i>	5
<i>Solitude</i>	6
<i>Vivre</i>	7
<i>Passion</i>	8
<i>Matin</i>	9
<i>Communion juive</i>	10
<i>L'orage sur la plaine</i>	11
— <i> dans la montagne</i>	12
<i>Ouragan</i>	14
<i>Soleil</i>	15
<i>Le torrent</i>	17
<i>Désespoir</i>	19
<i>Rêve</i>	20
<i>Métamorphose</i>	22
<i>Panthéisme</i>	23



LIBRAIRIE D'ACTION D'ART

de la gilde " LES FORGERONS "

17, RUE ÉDOUARD-MANET, PARIS, 13^e ARR.

Société coopérative d'Éditions littéraires & artistiques

Ouvrages déjà parus :

Pierre DESCLAUX : <i>L'Amour</i> , une plaquette de 16 pages, avec un dessin d'Anicet LEROY.....	0 20
Victor BONNANS : <i>Poèmes</i> , une plaquette avec dessins de Maurice ROBIN	0 60
Louis DALGARA : <i>Parmi les hommes</i> , poèmes, une plaquette de 16 pages	0 60
Paul DESANGES : <i>Octave Mirbeau</i> , étude critique, avec un bois gravé de Camille PAUTOT, une plaquette de 64 pages	1 »
René SCHWOB : <i>Les Cantiques de la Vie</i> , poèmes, avec une préface de Paul ADAM, une plaquette de 24 pages	0 75

Prochainement :

Lupus BLUMENFELD : *Pérelz*, étude critique, avec un dessin de P. Larivière, une plaquette de 40 pages..... 1 »

Ces ouvrages sont envoyés franco de port contre le prix en timbres ou en mandats de poste, adressés à M. LUC MÉRIGA, Librairie d'action d'art de la gilde " Les Forgerons ", 17, rue Édouard-Manet, Paris (XIII^e).

Dépositaire général :

LIBRAIRIE P.-M. DELESALLE

16, Rue Monsieur-le-Prince — PARIS (Près l'Odéon)

Imp. Nouvelle l'Avenir (as. ouv.), Nevers.



